

VIEILLE BRANCHE - EPISODE 39

“Cathy Bernheim”

“Pour arriver à peser dans cette société d'hommes, on ne pouvait pas faire autrement que d'être des femmes ensemble.”

Pour cet épisode de Vieille Branche, on a essayé un petit truc nouveau : un public. C'est comme ça que je me suis retrouvée dans un petit fauteuil en face de Cathy Bernheim, une des pionnières du Mouvement de Libération des Femmes, le MLF, au Columbia Global Center, qui est rattaché à l'Université de Columbia à New York. Vous me direz, mais je crois que ça ne change pas grand chose à l'entretien qui suit, j'ai eu la chance que Cathy Bernheim soit assez à l'aise pour parler de sa vie sans se dérober ni tourner autour du pot devant un public composé pour partie, il est vrai, de ses amis de toujours. Je les sentais, celle-là, du coin des yeux, hocher la tête quand elles étaient d'accord, la secouer un peu quand elles l'étaient moins. C'était en tout cas à un public très bienveillant et je vous remercie pour ça, si certains d'entre vous sont en train de m'écouter.

Alors merci à tous d'être là au Columbia Global Center. Ça me fait très plaisir. J'ai toujours un peu rêvé de faire mes études à New York. C'est une manière de rentrer par la petite porte. Merci à vous, Cathy Bernheim, d'avoir accepté cette invitation. Nous parler de votre vie en public, c'est pas n'importe quoi, même si je sais que vous avez pris l'habitude dans quelques AG, il y a quelques décennies, de servir de haut-parleur à des causes qui vous tenaient à coeur.

Générique

Bonjour, vous écoutez Vieille Branche. Pendant près d'une heure, je vous emmène chez un homme ou une femme dont les souvenirs racontent notre histoire. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance de leur vie, de l'amour, de la mort, d'Emmanuel Macron, d'Edith Cresson, de la planète à bout de souffle, des relations hommes/femmes, des relations hommes/hommes, femmes/femmes, de Tinder, du Minitel, de Snapchat. Tous les sujets sont permis. Quelle est leur morning routine ? Que pensent-ils de notre époque ? Quelles sont les histoires qui n'ont encore jamais été racontées ?

Aujourd'hui, je suis au Columbia Global Center en compagnie de Cathy Bernheim.

Cathy Bernheim, vous êtes militante féministe et écrivaine, essayiste, traductrice, romancière de science fiction. Vous venez de sortir un nouveau livre dont l'action a lieu dans plusieurs millénaires, après plusieurs apocalypses, un temps où la civilisation des hommes n'est qu'un lointain souvenir, trop flou, que plusieurs entités tentent de raviver, d'archiver. Ça s'appelle, le titre est beau, on le voit derrière vous, *Mémoires des temps futurs*.

C'est un roman de science-fiction que vous avez écrit au féminin, réinventant une langue et un monde comme vous avez toujours voulu le faire depuis vos débuts dans le monde militant. Depuis que vous avez assisté à la naissance du Mouvement de Libération des Femmes, depuis que vous avez réfléchi à ce que vous vouliez dire lors des toutes premières réunions de femmes,

dans un salon où courait un enfant blond qu'on a vu aller se coucher très vite, et que vous avez écrit : “en essayant de faire un texte par lequel je dirais ce que je venais chercher dans ce groupe, je me suis rendue compte que j'utilisais un langage de mec”. Alors vous êtes partie à la recherche d'un autre langage. Peut-être même que cette envie vous est venue quand on vous a dit “tu es une femme maintenant” et que cela vous a parue flou et pas très engageant. Mais avant de me perdre en conjectures, Cathy Bernheim, commençons par le début. Et cette question générique de Vieille Branche. Est-ce que vous pouvez me dire vous quand est-ce que vous situez le début de votre vie ?

Je n'ai pas de souvenirs d'enfance, donc ça commence très tard.

Vous n'avez pas de souvenirs d'enfance ?

Non, très peu, alors la seule question, c'est juste quand est-ce que ça commence ?

Quand est-ce que ça commence ?

Et ben voilà, à l'adolescence je crois que là je commence à me rendre compte que j'existe. Avant, non. Quand j'avais 9 ans, j'étais très, très heureuse avec la vie au bord de la mer et c'est d'ailleurs ce que je raconte dans le livre. Et c'est pas les souvenirs, c'est autre chose.

C'est flou.

C'est ce que j'essaye de raconter aussi dans le livre, c'est à dire des impressions, des sensations, des choses comme ça, je ne sais pas trop. Après, j'ai demandé où j'étais, comment j'avais fait, etc. Mais ce feeling de l'enfance m'a accompagnée au moins jusqu'à l'adolescence. Voilà.

D'ailleurs, quand on lit votre livre *Perturbations ma sœur* où vous retracez la genèse et la formation du MLF, on dirait que vous avez

opéré, peut-être que je me trompe, mais vous allez me le dire, une sorte de coupure avec votre passé, avec votre famille presque. Comme si le slogan d'alors du MLF qui disait *Nous qui sommes sans passé en parlant des femmes*, comme si vous l'aviez fait un peu vôtre et que vous l'aviez même activé intimement.

Oui, alors, sur le plan de la famille, effectivement, j'ai coupé très net à l'adolescence, au moment où j'ai découvert mes désirs pour des femmes et que ça ne passait pas du tout dans la famille, notamment du côté de ma mère, je ne l'ai pas vu pendant 30 ans à cause ça, de la façon dont elle a traité le sujet et moi-même à ce moment là. Cela dit, ça venait de plus loin son histoire de refus d'un enfant. Bon. Et par contre, j'ai quand même l'impression, et c'est une drôle d'impression, que quand on naît, quand on naît du verbe naître,

De la naissance (*rires*)

Voilà. On a déjà un passé. Alors je ne m'en souviens pas, mais je suis sûre que j'ai un passé. Ensuite, en faisant un livre sur mon arrière-grand oncle qui s'appelle Hippolyte Bernheim, je me suis rendue compte qu'effectivement, on a une famille aussi. Bah je le savais quand même un peu, n'exagérons pas.

Vous aviez un petit peu envie de l'oublier quand même à un moment ?

Pas tellement du côté de mon père, du côté de ma mère c'est certain. Mais bon, voilà, c'est comme ça, l'Œdipe de toute façon, c'est du côté du père. J'ai fait comme tout le monde, voilà, il n'y a pas de problème, mais la question, c'était surtout qu'est-ce qu'il me restait de cette histoire qu'en plus, on me racontait pas dans la famille, même pas mon père, à cause d'une autre rupture qui était celle de la guerre et du fait que c'était une famille juive qui a dû tout d'un coup découvrir qu'elle était prétendument pas française. Bref, elle l'était quand même, puisqu'elle

était depuis le 17ème siècle. Du coup, je me suis rendue compte qu'il reste quand même quelque chose de la façon d'être et de la façon de penser, et de la façon de sentir, même si ça n'était pas dit dans la famille. C'est à dire que ça se transmet.

Par autre chose que les mots ?

Par autre chose que les mots, par un choix culturel. Mon père adorait Victor Hugo et il me faisait toujours... Il y a un poème de Victor Hugo que j'adore là qui me raconte toujours... *Mon père, ce héros au sourire si doux*. Vous voyez tout de suite sa modestie, d'ailleurs. Et donc voilà, si vous voulez, tout ça passait, mais je savais pas que ça passait vraiment. Et c'est à un âge avancé, comme vous dites.

J'ai rien dit...

Comme une branche qui a découvert qu'elle avait d'autres racines en dessous de ses branches.

Mais qu'est-ce qu'il a fait alors, cet Hippolyte Bernheim ?

Hippolyte Bernheim, c'était un.... Alors on va essayer de dire ça comme c'est comme c'est dans les livres. C'est à dire, il était médecin et il a découvert l'hypnose. Et il a commencé à essayer de faire fonctionner l'hypnose pour guérir ses patients. Parce que à cette époque là, c'était l'époque de Charcot. L'hypnose était considérée plutôt comme un moyen de montrer les symptômes, mais on parlait beaucoup moins de guérison. C'est pour ça qu'à la fin du livre, j'explique que lui, il a inventé avec ses collègues à Nancy parce que c'était un travail collectif avec d'autres médecins. Il a démontré qu'on pouvait guérir par le sommeil et l'hypnose. Et donc, il a, il a inventé les psychothérapies traditionnelles par l'hypnose.

Vous avez commencé à évoquer le sujet à propos de votre mère. Vous vous souvenez des premières interrogations que vous avez eu sur

votre sexualité, des premiers moments où vous vous êtes posée la question tout simplement ?

Bah, euh, c'est à dire, c'est la question que tout le monde pose, alors on finit par se, on finit par se la poser.

Et du coup ?

Alors, me souvenir du mo... Bah alors je vais vous dire les souvenirs, ça va être rigolo pour votre votre émission...(rires)

Je suis prête.

Vous allez être obligée de me les arracher si j'en trouve... Mais j'en trouverai peut-être grâce à vous. Parce qu'on ne sait pas hein, quand on parle, on finit par amener des mots qui apportent certaines choses...

Accoucher...

Et en espérant peut-être, que même demain, je vous rappellerai en disant ça y est ! Je me rappelle. Mais en attendant, je n'ai pas souvenir de sexualité dans la mesure où ce que je pense aussi en tant que femme, c'est que la sexualité des filles est beaucoup plus diffuse que celle des garçons. Au moins, eux, ils ont un petit machin qui fonctionne. Excusez-moi, messieurs, et du coup, ils voient à un moment donné qu'il se passe quelque chose. Nous, j'ai l'impression qu'on connaît le plaisir et le bonheur inclus sexuels, mais pas seulement, à partir de... tout de suite. C'est à dire que j'ai toujours pensé que les jeunes filles, par exemple, qui faisaient du cheval, passaient des très beaux moments sur leurs chevaux. Et ce n'était pas la peine d'appeler ça de la sexualité, mais c'en était, si vous voyez ça, à la lumière de la médecine ou des gens qui sont plus concrets que moi, quoi.

Sans parler directement de sexualité, vous évoquez dans *Perturbation ma soeur*, par exemple, vos désirs et ces désirs-là même, en

**pension. Vous en aviez un petit peu conscience ?
En tout cas, vous saviez que c'était pas ce qu'on attendait de vous ?**

Oui, mais surtout ce que j'avais, c'était des désirs et les désirs, c'est des désirs sexuels forcément, à ces âges-là, je ne vois pas comment on peut faire autrement. Vous me dites si vous avez trouvé une solution, mais moi pas hein. Donc, ce qui s'est passé c'est que pendant très longtemps, je ne savais pas si je luttai parce que j'aimais mes amis, de désir sexuel ou parce que je ne devais pas. C'était interdit dans la famille. Personne n'en parlait en plus. C'était un interdit totalement silencieux. Je ne devais pas avoir de désir sexuel, donc je me demandais comme tout le monde et comme beaucoup de jeunes femmes, je présume, qu'est-ce qui se passait ? Ce n'est pas aussi clair que ça. C'était pendant très longtemps, avec une éducation catholique banale. Je me suis retrouvée à me dire mais faut-il vraiment céder à ses désirs ? Je ne savais pas ce que je voulais du tout. Je voulais juste céder, voilà.

Céder ? C'était assez clair quand même pour couper les ponts ?

Oui. Ah bah surtout quand je me suis fait insulter parce que j'avais envie de céder auprès de mes petites camarades. C'est vrai qu'après, ça a été autre chose.

En 1968, vous aviez 22 ans. Où en étiez vous dans votre vie quand Mai 68 fait irruption.

Eh bien, j'avais fait rupture avec ma famille, donc pas si longtemps que ça. Cette famille, qui avait été une famille très aisée, puis moins aisée, avait eu un problème, accident financier qui faisait que tout d'un coup, plus personne n'avait d'argent, ni eux, ni moi. Donc, je suis arrivée à Paris avec mes 50 francs à l'époque et ma première, mon premier étonnement, ça a été ah il faut, il faut gagner de l'argent. Je ne savais pas du tout. Après j'ai appris, la vie...

On vous avait pas dit à la pension peut-être qu'à un moment... ?

Bah à la pension, on ne vous disait pas, les parents ils parlaient d'argent, mais c'était juste pour se jeter à la figure tu as vendu la commode etc. Donc moi, je ne comprenais pas ces histoires. Je me disais qu'il y avait... Ça ne me concernait pas du tout quoi. Je me disais que c'était vraiment des histoires de grands. Et ça a duré longtemps, cette histoire. Donc, pendant très longtemps, j'ai refusé cette question. Sauf que comme je me suis retrouvée dans un certain niveau social, il a bien fallu que j'apprenne ce que les jeunes filles dites de bonne famille parce que excusez-moi, apprend on pourra en parler, se retrouvent à pouvoir faire et vendre sans avoir jusqu'à se balader sur le trottoir et voir si les messieurs, ça les intéresse. D'ailleurs, en plus, ça les intéressait pas mais enfin bref, de toute façon, ce n'était pas mon plan.

Donc vous êtes là à 22 ans, vous devez trouver un moyen de gagner de l'argent...

Bah comme tout le monde. J'ai fait des enveloppes, des machins, des trucs, des boulots !

Et c'est Mai 68 qui apparaît et qui est quand même une forme de libération, en tout cas, une forme d'ouverture pour vous ?

Ouais. Je veux dire Mai 68, ça nous a balayé. Tous. Toute ma génération, je crois, même dans le négatif d'ailleurs, je veux dire, il y a sûrement des gens qui ont absolument été horrifiés par ce qu'ils se passait mais dans ma génération, on était vraiment tous bouleversés par ce qui se passait. C'était autre chose et autre chose commençait par les rapports sociaux. Après, on apprenait autre chose, des rapports aux gens. On s'approchait, on voyait comment ça se passait. Mais là, c'était vraiment une question de rapports sociaux. Par exemple, j'ai... Moi un des mes souvenirs de Mai 68 où j'ai pas fait tellement de manifestations parce que dès qu'il y avait des flics, moi je partais en arrière.

C'était pas trop votre truc la castagne.

Ca m'intéressait pas. Par contre, je me souviens de longues marches où il n'y avait plus d'essence et on marchait dans Paris, on marchait dans Paris, on rencontrait des gens, on parlait avec eux. On lisait des machins dont on ne comprenait rien du tout. Et puis après, on disait... quelqu'un nous donnait un tract on disait bon, alors, qu'est-ce que c'est que ça ? On demandait, le type nous disait et bah on est en train de faire la grève à tel endroit, il se passe ci, il se passe ça. On découvrait tout un peuple parce que c'est le peuple entier qui s'est révolté. Et quand je dis peuple, je ne parle pas du peuple tel qu'on en parle aujourd'hui. Je parle des gens qui vivaient dans notre ville puisque c'était, j'étais à Paris, mais qui vivaient dans toute la France et qui découvraient qu'il fallait changer quelque chose. Et ce n'était pas forcément pour renverser le pouvoir, etc. D'ailleurs, ils ne l'ont pas fait vraiment. Ils ont renversé plus que ça et ils ont renversé les mentalités des gens. Voilà. Et cette génération, je pense qu'on est beaucoup à avoir été entraîné dans ce renversement.

En tout cas, Michèle Perrot, qui fut l'une de nos vieilles branches l'année dernière, que vous avez écoutée je crois... qui avait 40 ans, en 1968, en gardait quand même le souvenir d'un moment où quand on en venait à parler de choses sérieuses, on envoyait les nanas faire du café.

Oui, mais moi, je fréquentais pas les hommes donc il y avait aucun problème. Je faisais mon café, et je descendais dans la rue. J'allais voir ce qu'il se passait. C'est tout.

En 1970, vous êtes clouée au lit par une maladie.

Ouais.

Quand vous parviennent les échos lointains d'une organisation en train de se former, d'une organisation de femmes en train de se

rassembler. Et ça, c'est un peu comme quand vous parliez des souvenirs d'enfance, on a l'impression que ça vous est parvenu de très, très loin, comme une vague attirante, comme des sirènes presque.

Je me demande si je n'étais pas un peu trop dans ma tête et je ne voyais pas tout à fait ce qu'il se passait. Mais en fait, ce qui s'est passé, c'est que j'ai attrapé la rougeole de ma nièce à vingt et quelques années, ça vous file du 40 degrés de fièvre. Et comme je travaillais dans un théâtre, comme secrétaire, mais où j'avais des amies puisque on était quand même... C'était un petit théâtre qui s'appelait Le Lucernaire, au moment où il a été créé, je me suis retrouvée en train d'avoir des amies qui me parlent, qui, qui venaient me parler de ce qui se passait. Et elles avaient été à la faculté de Vincennes et elles commençaient à me dire c'est formidable, c'est extraordinaire. Tu devrais voir ça. Et moi, au fond de mon lit, je disais bah oui, je vais venir. Mais quand ?

La faculté de Vincennes qui était, qui a disparu...

Oui qui n'existe plus...

Qui a été rasée presque, qui était une faculté, où on s'essayait à toutes sortes de nouvelles pédagogies.

Ouais, absolument. Et à ce moment-là, je suis allée à la faculté de Vincennes, chose que je n'avais pas eu envie du tout d'aller en fac parce que j'y avais été à Nice, mais je n'avais pas compris comment ça fonctionnait. Donc voilà, pas de problème. J'ai fait deux ans de fac en sachant à peine de quoi il s'agissait. J'ai quand même appris de la philologie et des machins comme ça, mais ça ne marchait pas le système pour moi. Donc je vais à la fac et là, je vois une effervescence extraordinaire. Des gens qui parlent de psychanalyse, de machins, de trucs. Ce n'était pas les sujets que je connaissais, mais c'était une énergie que je comprenais totalement.

Et c'est là, alors que les femmes ont commencé à se dire bon bah, on va faire un truc de notre côté ?

Bah c'est à dire qu'elles ont trouvé tout de suite des mecs qui ont commencé à dire le pouvoir est au bout du phallus. Ca je me rappelle très bien ce slogan, ils défilaient dans la fac en les traitant de je ne dis pas quoi et il a bien fallu qu'elles répondent quand même, justement pour avoir leur dignité. Voilà.

Quand on, quand on relit l'histoire maintenant, on a l'impression, en tout cas, je vais parler personnellement, d'un mouvement féministe puissant dans les années 70, on a l'impression que ça concernait beaucoup. Pourtant, vous écrivez vous que vous vous sentiez isolées, que vous vous sentiez très peu nombreuses en fait? Quand vous commencez à lire les histoires de grève du sexe aux Etats-Unis par les femmes, vous vous dites enfin, il se passe quelque chose autre que nous, et on n'est pas toute seule. Parce qu'au définitif, vous vous sentiez très seules ?

On ne peut pas dire qu'on se sentait seul dans la mesure où, même à 15, on était déjà beaucoup, pour nous. D'autre part, c'est vrai que quand on rentrait dans un bistrot et qu'on arrivait à 15, par exemple, on entendait quelqu'un qui nous disait mais vous êtes toutes seule ? Donc là, on disait non, c'est pas vraiment le cas.

C'est incroyable ! Ça me fait penser, pardon, mais là, il y a deux semaines, quand des femmes astronautes sont allées dans l'espace, à deux, et qu'un journal, Le Progrès, a écrit, "elles sont parties toutes seules dans l'espace"...

Haha c'est ça, elles n'avaient pas le chaperon, voilà, donc... Et là, nous, on était 15, on n'avait pas le chaperon. Bon, d'accord, on disait ben non, voyez, on est quand même ensemble. Et cet ensemble n'a fait que grandir. Alors ce qu'il y avait, c'est que tout d'un coup, on avait

des nouvelles des États-Unis où l'ensemble avait commencé à grandir plus tôt. Il avait été déjà théorisé. Il y avait des pratiques qu'on n'avait pas, par exemple les pratiques des groupes de conscience où il s'agissait de traverser ensemble des expériences qu'on avait vécues avant le mouvement et de faire la comparaison entre ce qui se passait pour nous, pour elles, pour moi... Alors au début, ça commence sur des sujets extrêmement féminins, du genre les règles machin truc. Au bout d'un certain temps, on passe à autre chose et petit à petit, on passe aux choses sérieuses, c'est à dire l'oppression des femmes, les viols, la prostitution. A une époque, il y a eu une lutte aussi au Plessis-Robinson pour les femmes qu'on appelait à ce moment là, comme on disait, les mères célibataires, c'est ça ?

Les mères célibataires ? Ne me regardez pas, je n'étais pas là. Les filles mères ?

Les filles mères ! Mais oui, c'est ça. Merci. Merci Marie ! Donc, si tu veux. Là, on s'est dit bon, les filles mères, elles étaient vues dans... bon...

C'était un rôle quasiment social.

Oui...

C'est ce que Alain Corbin, parce qu'on en est à refaire toutes nos vieilles branches, disait la fille mère, c'était un stigmat qui...

Oui voilà et il n'y avait pas... C'est pas pour dire, mais il y en avait pas qu'un de stigmat. Chaque stigmat nous obligeait à.... Et en plus, au début, on se disait mais de quoi on se mêle ? Mais on se mêlait que tout d'un coup, on avait une espèce de... En fin de compte, pendant longtemps, les gens appelaient fraternité, mais qui est en fait de la sororité. Qui est le fait que tout d'un coup, les femmes nous importait, parce que pour arriver à peser dans cette société d'hommes, on ne pouvait pas faire autrement que d'être des femmes ensemble.

CHAPITRE

Dans la séquence qui suit avec Cathy, on va évoquer la difficulté qu'a représentée la non-mixité des réunions du MLF. A ce propos dans *Perturbation ma sœur*, voilà ce qu'elle écrit et je pense que c'est important de vous le lire pour la suite de l'entretien. *“Le plus difficile à faire comprendre était cette non-mixité. On se faisait rassurante. Il s'agissait là d'un acte politique momentané destiné à faire prendre conscience aux organisations masculines de la détermination des femmes à décider dorénavant par elles-mêmes quelles seraient leurs priorités. Non ce n'est pas un acte agressif. D'ailleurs, l'agressivité, c'était plutôt eux qui en faisaient preuve quand on annonçait que les réunions n'accueillaient pas les hommes. En attendant, nous étions, nous les femmes, dans un tel état de dépendance vis à vis d'eux, si peu sûres de nous que dans les réunions mixtes, ils finissaient inmanquablement par prendre la parole, le pouvoir et ne plus les rendre.”*

Il y a plusieurs choses dans votre façon de raconter cette période qui m'ont rappelé des événements récents, notamment lorsque vous dites que le plus difficile à faire comprendre à ce moment-là, c'est la non-mixité de vos réunions.

Et ça, on en a parlé encore il y a pas deux ans à propos des réunions de femmes racisées qui disaient moi, je ne veux pas qu'il y ait d'hommes blancs qui rentrent dans nos réunions. C'est finalement les mêmes questions quarante ans plus tard.

Pour moi, ce n'est pas la même question.

Alors, dites moi.

Parce que “racisé” c'est réintroduire le racisme dans notre société. Qu'on le veuille ou non, que vous disiez

d'ailleurs, ça dit, on ne veut pas d'hommes blancs. Nous, on ne disait pas on ne veut pas d'hommes blancs, on ne veut pas d'hommes parce qu'ils parlent trop, parce qu'ils ne nous écoutent pas et que quand on dit les choses qui leur plaisent pas, ils commencent à trouver des noms d'oiseaux à nous envoyer. D'ailleurs, j'écris, j'ai créé ces fameuses Choisel qui ont été dans mon livre, qui sont dans mon livre...

Dans votre roman *Mémoire des temps futurs...*

Voilà, c'est ça. Qui sont vraiment tout ce qu'on a pu entendre. Dès qu'on déviait un petit peu du rôle qui s'attendait à nous voir jouer. Et ça n'a rien à voir avec ce que la société dans son ensemble en France, qui pour moi n'est pas raciste, mais qui peut avoir des racistes parmi elle et des stigmates du racisme de son passé. Ça, je veux croire volontiers. Certaines femmes ont des raisons de dire ça et là, justement, je viens de lire un livre. Non, pardon, un article dans Le Monde de Léonora Miano. Miao ? Alors vous voyez déjà je suis raciste parce que je n'ai pas prononcé son nom. Mais en fait, à part ça, c'est une femme dont j'ai lu les livres et qui dit quelque chose, qui dit enfin que... Qui dit enfin, qu'est-ce que ça veut dire cette accusation, et c'est pas juste on ne veut pas de blanc parmi nous. Voilà, c'est autre chose.

Mais vous croyez pas quand même qu'elles sont confrontées à la même chose que vous à l'époque ? Ce que vous écriviez c'est...

Non, non, non ! Excusez-moi, je vous interromps tout de suite.

Oui allez-y...

Ce n'est pas la même chose, nous faisons et nous formons la moitié de l'humanité. Et eux avaient décidé que c'était eux l'humanité et nous les sous-peuples, et bon je suis absolument d'accord que les noirs, les blancs, les jaunes, les machins, il n'y a pas. Pour moi, c'est pareil, mais là, on n'était pas dans la même, dans la même dimension. Et je ne peux pas en entendre dire que

le fait que les femmes se soient révoltées parce que nous sommes la moitié de l'humanité. D'ailleurs, on est allé à l'Arc de Triomphe dire "Un homme sur deux est une femme". C'était un slogan très clair que d'ailleurs personne n'a compris, et notamment pas le flic qui nous a ramassées pour nous mettre tout de suite hors de portée des journalistes. Parce que lui, il disait mais qu'est-ce que ça veut dire, ça veut dire que tous les hommes sont des pédés. Bref, il n'avait rien compris. Donc, un homme sur deux est une femme. Je continue à le dire et on le voit de plus en plus. Plus on a des nouvelles du monde, avant on avait moins. Maintenant, on a plus de nouvelles du monde. On se rend compte qu'un homme sur deux est une femme et que les femmes sont maltraitées dans ce monde. C'est tout. C'est clair. Mais cette moitié d'humanité, c'est nous.

En tout cas, les flics, ils ne savaient pas trop comment vous gérer dans ces moments-là ?

Non, pas du tout, c'était très drôle.

Ils ne savaient pas quoi faire.

Surtout, ils étaient beaucoup plus softs que maintenant, pour nous, parce qu'il ne savait pas comment nous prendre. Et moi, je me rappelle, on était 10... Il y avait notamment Christiane Rochefort, Monique Wittig et d'autres qui étaient plus ou moins connues. Et ils ne savaient pas trop quoi faire. Ils nous regardaient en disant qu'est-ce qu'ils ont foutu, celles-là ? Ce qu'ils ne voulaient pas, c'est que la gerbe reste, donc ils l'ont emportée très vite, ils ont replié nos banderoles où il y avait aussi la femme inconnue du soldat, où les choses comme ça. Et puis après, ils ont appelé... Il y avait un téléphone dans le pilier de l'Arc de triomphe, qui n'était pas du tout le bunker que c'est devenu maintenant. Et dans ce pilier, il y avait un type qui disait : "Qu'est ce qu'on fait ?"

Vous parlez, pour que ce soit plus clair pour tout le monde, de ce moment où vous êtes allées déposer une gerbe pour la femme du Soldat

inconnu parce qu'il y a plus inconnu que le soldat inconnu, il y a sa femme.

Voilà.

Ça a aussi inauguré, cette action dont vous avez des bons souvenirs, vous dites c'était bien c'était beau, ça a inauguré une relation compliquée avec les médias, avec les journalistes. Parce que le lendemain, ce qu'on voyait fleurir un petit peu partout, c'était 4 gonzesses sont allées s'amuser sur l'Arc de Triomphe.

Oui, puis ils ont raconté les jupes alors que personne était en jupe à l'époque. Ils ont raconté que je ne sais plus quoi, et que d'ailleurs... Et puis, c'était quand même le 26 août. Il se passait absolument rien en France. C'était un peu la France s'ennuie autre version. Et du coup, ils ont été très contents de mettre ça à la une. Avec leur interprétation à eux. De toute façon, l'interprétation des journalistes à cette époque là, ça a mis longtemps à devenir ce qu'on voulait. Et il a fallu attendre, justement, que les femmes journalistes commencent à comprendre ce qu'on faisait et commencent à relayer. Parce que ce qu'il s'est passé pendant toutes les années 70, c'est que les femmes ont relayé pas seulement nos slogans à nous. Ce n'était pas seulement nous qui inventions des slogans, c'était des femmes qui, tout d'un coup arrivaient, disaient ben là, il se passe ça, nous, on veut pas. On voudrait alors, comme Mai 68 avaient écrit des slogans partout, on écrivait des slogans partout, on faisait des poèmes, on faisait des cadavres exquis, on utilisait toute la poésie dont est capable la jeunesse dans ces cas-là, et on arrivait à se faire entendre d'autres femmes qui, elles aussi, commençaient à se dire Et si on se faisait ça ? Et comment ? Et pourquoi ça se passe comme ça ? Etc. Et ça, ça a duré au moins jusqu'au delà des années 80.

Il y a quelque chose qui m'a beaucoup plu dans votre façon de décrire ces premières réunions, ces premières et les suivantes, c'est la volonté de ne pas s'emmerder. C'est la volonté de pas entendre des mecs pérorer pendant 25 minutes

sur telle ou telle théorie marxiste, mais de rigoler un petit peu.

Ouais, le seul problème, c'est que ça ne les a pas empêchés de continuer. Mais nous, au moins, on n'était pas obligé d'écouter et on ne dépendait pas d'eux. Ca, c'est extrêmement important. Hein ? On a réussi à mettre dans notre société un modèle de femme qui peut être indépendante. Qui va payer le prix de cette indépendance, parce que moi, je peux vous parler après des prix qu'on paye, de ne pas être maquée, en gros. Mais au moins, il y a une indépendance qui permet la liberté, parce que l'une des grandes questions, c'est la liberté. Alors, ça s'appelait Mouvement de libération des femmes, mais la libération, c'était la recherche de la liberté des individus, quel que soit leur sexe. Hein ? OK.

On entend beaucoup ces dernières années, avec le nouveau souffle du féminisme, que les féministes d'avant ça, oui, ça allait. Elles avaient de vrais combats, mais maintenant, elles ont des combats nuls. C'est n'importe quoi. Sous entendant que, bien sûr, ces mêmes personnes à l'époque auraient soutenu les féministes. Ce qui doit vous faire doucement rigoler. J'imagine. Quand on voit, par exemple, que distribuer un prospectus dans la rue à une femme à votre époque, c'était... Ca relevait quasiment de la mission impossible si elle était accompagnée d'un homme.

Ah bah souvent, oui, en tout cas, la question, c'était juste qu'il ne faisait même pas exprès hein, je veux dire...

C'était très inscrit...

Il y avait un papier. On était dans la rue, il prenait le papier. On disait non, excusez nous, ça parle de l'avortement. Est-ce que ça vous intéresse l'avortement ? Donc voilà, on essayait comme ça de leur dire spécifiquement. Alors on disait c'est pour votre femme. On n'allait pas jusqu'à c'est pour la dame qui est là. On essayait de l'inclure dans l'acceptation du fait qu'il se

passait quelque chose pour sa femme parce qu'il allait se passer quelque chose. Quand elle lirait le tract, elle ne serait pas indifférente, soit elle dirait ah ben oui, j'ai déjà vécu ça, soit elle disait c'est vrai que la loi... A ce moment là interdisait l'avortement. Donc, il fallait avoir des avortements clandestins qui vous mettaient votre vie en péril. Bref, elle avait quelque chose... un rapport à.... Parlons de l'avortement. Mais on peut parler d'autres sujets. Et lui, non. Et il n'arrivait pas à le supporter. Voilà tout. Donc pendant très longtemps. Mais moi, ça m'était égal hein. Je disais écoutez, ce n'est pas pour vous, laissez ça. Et puis voilà. Il suffit d'avoir un peu d'autorité. *(rires)*

Vous en aviez de l'autorité ?

Contre les hommes, absolument.

Lutter pour le droit à l'avortement est quelque chose qui paraît en France, attention, parce que ailleurs ce n'est pas si simple, qui paraît aujourd'hui presque évident et qui, à l'époque, a été vraiment une lutte, une lutte acharnée ?

Mais presque évident, ce n'est pas évident parce que, comme dirait Simone de Beauvoir, méfiez-vous pour peu qu'il y ait ce qu'on appelle un backlash aux Etats-Unis, ce sera très vite fait. Voyez comment ça se passe aux Etats-Unis actuellement, où il y a des États qui ont passé des lois.

États par États...

Et qu'on est en train d'essayer d'empêcher. Donc non, rien n'est acquis. Et je crois que dans Simone de Beauvoir, qui est ma grande prêtresse à moi, il se trouve que... Elle dit quelque part rien n'est jamais acquis, alors c'est pas comme dans la chanson, c'est pas.... Rien n'est jamais acquis à l'homme, mais c'est vraiment rien n'est jamais acquis aux femmes.

Et justement, c'est ça qu'on pourrait répondre aux gens qui disent justement le féminisme

d'avant ça m'allait bien mais le féminisme de maintenant, je les comprends plus.

Ouais. Ouais. Absolument. Je suis d'accord avec vous.

Participer à un mouvement militant, c'est aussi nécessairement aller au devant de désillusions. Les premières fractures ont eu lieu assez rapidement finalement, au MLF.

Alors, heu, je ne connais pas un seul groupe politique qui ait pas connu des fractures, alors je sais pas pourquoi on nous parle toujours de celles qui ont eu lieu au MLF. Mais parlez moi du pas du PC, des trotskistes, des maoïstes, etc. Et je vous répondrai c'était pareil.

Bien sûr.

Donc, c'est une époque. C'est une époque où quelque chose de l'utopie, de jeunes personnes partant en avant tous ensemble et toutes ensemble, finit par se retrouver contre le mur de la réalité politique du moment.

On pourrait dire aussi que comme c'est du féminisme et que ça concerne la moitié de l'humanité, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est un peu normal que la diversité existe et qu'elle soit reconnue à l'intérieur d'un groupe qui défend la moitié de l'humanité.

Mais absolument. Sans compter que le mouvement qu'on a connu, nous et que moi, je défends encore, c'est à dire que j'essaye de prolonger. C'est un mouvement où la diversité était admise. Et alors, justement, je vais quand même rentrer sur mon dada personnel. Il y avait cette histoire, justement du... En ce moment, moi, j'ai rencontré beaucoup de femmes qui se disent lesbiennes dans la société et qui luttent pour cela. Et elles me disent toutes, oui, mais le MLF, vous étiez anti-lesbiennes, etc. Et moi, j'ai souvenir très clairement que ça n'était pas le cas. Par contre, ce qu'il s'est passé après, c'est qu'il y a eu des histoires de priorités politiques ou pas, et des histoires de priorité politique, tout le monde le sait, ça fiche les gens en l'air de toute façon. Donc après, à une

certaine... à certains moments, on est obligé de se raccrocher à ses propres rêves et de continuer son chemin, même si les autres ne sont pas d'accord avec vous. Et on cesse d'avoir une espèce d'unanimité globale parce qu'on est arrivé à ouvrir les portes déjà pour que les autres s'engouffrent dedans, s'y engouffrent à leur manière. Et justement, ce qui était pendant très longtemps dans le mouvement des femmes, c'est que la manière dont les femmes s'engouffraient dans leurs luttes, ça les regardait elles. Si elles trouvaient d'autres femmes pour le faire, bah qu'elles le fassent, voilà.

Finalement, les dissensions, c'était la preuve même que la porte avait été ouverte et que le Mouvement de Libération des Femmes avait commencé...

Absolument et qu'on était un mouvement adulte qui en prenait plein la gueule, comme tous les mouvements politiques d'opposition.

(bruit dans le public)

Il y a quelqu'un qui n'est pas d'accord... Qu'elle me le dise hein (rires)

Cela dit, si, les jeunes femmes dont vous parlez lisent Wikipédia, effectivement, c'est écrit noir sur blanc, le MLF ne voulait pas être associé à un mouvement homosexuel.

Oui, je suis désolée moi, je vais continuer à dire que si. Il n'y avait pas de problème, ce n'était pas la question. Je veux dire, il y a eu... Bon, l'exemple que je donne dans *Perturbation ma soeur*. C'est une réunion où on est même pas.... On n'est même pas 15. Il y a quelqu'un qui lance Ouais, qu'est-ce que c'est que cette salle lesbienne ou cette goudoue ? Alors nous, on avait choisi le mot goudoue parce qu'on trouvait ça doux et donc ça nous changeait un peu de se faire traiter de tous les noms pas très agréables...

Plutôt goudou que lesbienne ?

Ben moi, j'aimais mieux, mais chacun fait ce qu'il veut. Il n'y a pas de... Si vous voulez vous faire traiter de sale pute lesbienne. Allez-y. Il n'y a pas de problème. C'est votre problème, c'est vous qui le faites. Maintenant, je n'irai pas jusqu'à le revendiquer pour toutes les femmes. OK. Bon.

C'est entendu, c'est noté. Mais ça avait l'air quand même... Parce que suite à cette histoire de sale lesbienne ou sale goudou dont on a parlé. Il y a eu une réunion sur l'homosexualité dans votre groupe, dans votre groupe du MLF. Il y a donc cette réunion qui est organisée où, alors ça part d'un bon sentiment, on vous pose des questions, on vous pose des questions, aux femmes qui se sont déclarées homosexuelles et on leur pose des questions. Et ça finit par être quand même un moment douloureux.

Alors, je vais vous dire pourquoi c'est un moment douloureux. Parce que moi, depuis longtemps, j'ai eu le temps de réfléchir. Donc je peux vous faire partager mes réflexions. Si vous voulez le groupe sur lequel, dans lequel on s'est trouvé, je dirais prise au piège, malgré tout parce que nous étions sincères et on avait vraiment envie que les femmes autour de nous, quelle que soit leur sexualité. Parce qu'en plus, on n'était pas là à demander à chaque personne ce qu'elle faisait dans un lit. La question qu'on voulait savoir, c'était justement pouvez-vous comprendre notre expérience ? Et on s'est retrouvé dans un groupe qui est devenu plus tard un groupe carrément stalinien mené par une femme, goudoue. Et en plus, gourou, donc la goudoue gourou qui a vraiment capté les moyens des disciples qui la suivaient, les moyens financiers, les moyens de réflexion, les libertés, et en a fait un groupe vraiment sectaire. Et ce groupe, je le dis clairement, c'est les Editions des Femmes, le groupe qui s'appelait "Psychépo", il a été mené par une dame dont je ne dirai pas le nom, allez le chercher dans Wikipédia, vous trouverez partout.

Pas très compliqué à trouver.

On n'a pas besoin de le dire. Tout le monde sait de quoi on parle. Et j'ai pensé qu'on n'était pas les seules à trouver que là, on s'était fait piéger par ce groupe et ce groupe qui est soi-disant... Et alors là, ça m'a rappelé un peu ma maman. Pauvre maman. Elle avait été lesbienne, ma mère. Je ne savais pas. Elle me traitait de tous les noms quand j'avais 14, 15 ans et que j'aimais mes petites amies. Et je vous dis même pas les noms parce que c'est inimaginable. Enfin, moi, je ne l'imaginais pas à l'époque. Et après, j'apprends qu'elle a eu des expériences, mais très longtemps après, vous voyez... C'était...

Mais comment, elle vous raconte ?

Mais rien du tout !

Mais qui vous raconte ?

sa soeur. Qui, elle aussi, en avait eu. Tout ça pour dire que moi, j'étais là, petite fille déjà habillée avec un petit costard de garçon, et je pourrais vous montrer les photos. Ma mère avait décidé qu'il fallait que je sois une jeune femme qui attire les hommes et elle n'arrivait pas à faire ça après le petit garçon qu'elle avait fabriqué et qu'elle avait laissé grandir. Eh bien moi, quand j'apprends ça et qu'après, je vois ce groupe qui est composé au moins aux trois quarts de femmes qui couchent entre elles. Alors, comment vous appelez ça si ce n'est pas des lesbiennes ? Même si elles me disent ah bah non, je suis peut-être bie. Ben oui, soyez bies, mais il n'y a pas de problème. Mais laissez les autres faire ce qu'elles veulent, quoi ! Zut !

“Laissez les autres faire ce qu'elles veulent”. Ça devrait quand même être un des slogans du féminisme.

Oui, moi, je suis pour “liberté chérie”. C'est le prochain slogan du féminisme pour moi. “Liberté chérie”.

En tout cas, vous parlez de votre mère, de ses expériences lesbiennes, on peut deviner une certaine haine d'elle-même dans la façon dont

elle vous a traitée après, j'en sais rien. Ça me fait penser à ce moment où vous prenez la parole pour vous outez en quelque sorte pour vous affirmer vous en tant que lesbienne devant les autres et c'est un moment où vous vous réconciliez avec vous-même. Et vous avez cette phrase que j'ai trouvée personnellement... très belle : "Il faut aimer les enfants qui survivent". Et ce moment où vous parlez ou vous vous outez, et ça devient ce moment où vous tendez la main à quelque part, à l'enfant à l'intérieur qui était malheureux jusqu'à ce moment-là ?

Absolument. Vous avez bien compris ça, c'est magnifique.

Merci. Ça m'a émue.

Ouais, moi aussi, vous m'émouvez là en me le rappelant, je ne savais pas que j'avais dit une chose pareille. Mais enfin, oui.

Il faut aimer les enfants qui survivent !

Ben, oui, absolument. C'est absolument nécessaire.

Et vous vous êtes inventé un double, une sorte de personnage à l'intérieur qui vous fait bouger, qui vous fait réagir. C'est cette perturbation qui est dans le titre *Perturbation ma soeur*, c'est celle qui emmène dans l'action et dans ce moment où vous vous exprimez en public, vous la rejoignez en fait, *Perturbation*, elle ne devient plus autre, elle devient... Elle devient vous. C'est un moment, un moment... C'est un moment de début de vie quelque part. Ou en tout cas de ...

Oui, mais alors moi, ce que j'apprends, c'est que finalement, des débuts de vie, on en a beaucoup dans la vie. C'est ça qui est bien. C'est un peu comme si on prenait du virages... Moi quand j'étais enfant, je faisais du ski, je faisais du slalom. Il faut passer les portes et hop, on passe la porte, on passe la porte et tout d'un coup, on se dit ça y est, j'ai raté le machin. Pas du tout !

Et hop, on continue. Et mon idée c'est de slalomer jusqu'au bout,

On peut quand même être disqualifiée dans un slalom quand on rate une porte.

Oui, mais ça m'est égal, hein moi, je veux dire s'ils ne sont pas d'accord, je continuerai à faire du ski et du slalom, il n'y a pas de problème.

Vous refusez un petit peu le communautarisme, mais est-ce qu'à un moment, dans votre histoire, vous avez eu l'envie de vous concentrer, quelque part, sur votre communauté ou en tout cas d'être avec les femmes comme vous ? Est-ce que ça a été à un moment, pour passer à autre chose, quelque chose qui était nécessaire ou pas du tout ?

C'est une bonne question ça. Non, je n'avais pas envie de rester dans ce que j'avais appelé le ghetto à l'époque et que j'avais dû connaître entre 15 et 18 ans parce que c'était le moment où si on voulait vraiment rencontrer des femmes. D'ailleurs, j'en ai rencontré des merveilleuses à l'époque, autour de Suzy Solidor notamment. C'était génial parce que tout d'un coup, je découvrais des femmes qui avaient à peu près mon âge maintenant, qui avaient vécu ensemble des tas de choses merveilleuses. Et moi, jeune goudoue, qui se demandait vraiment si ça existait, je voyais le monde des femmes s'ouvrir à moi. C'était un ghetto quand même. C'est à dire qu'il fallait qu'elles le fassent dans certaines conditions, qu'elles se montrent pas, qu'elles fassent attention aux agressions. Et d'ailleurs, ça continue encore maintenant. Mais disons que c'était encore beaucoup plus fort dans mon adolescence. Mais je n'ai jamais voulu retourner au ghetto, ni dans le placard, ni rien du tout parce que ce n'est pas le problème. Mon problème, c'est ma liberté, c'est mon problème. C'est la liberté pour les femmes et je ne vais pas commencer à dire mais si on était dans tel machin ou dans tel truc, on serait plus libre. On serait plus libre, peut-être, mais on

ne serait pas libre de toutes les sortes qu'on a autour de nous.

Vous avez tenu à toujours à dresser des ponts et à traverser...

Ouais, ça les frontières, je n'aime pas trop quoi pour tout dire.

CHAPITRE

L'interview de Cathy Bernheim a été réalisée le lendemain du témoignage vidéo donné par Adèle Haenel à Mediapart. Entretien qui est complètement disponible sur YouTube. Je vous le dis, si vous avez envie d'aller le voir et je vous le conseille. En le regardant cet entretien, il est rentré dans une résonance très profonde avec l'interview que j'étais justement en train de préparer pour le lendemain. Il est rentré en résonance, par exemple, sur le rôle du silence et de la parole et sur le fait que parler, c'est pouvoir être plus vivant. Adèle Haenel, elle, le dit littéralement. Et c'est aussi ce que Cathy Bernheim exprime explicitement quand elle parle de ce qu'elle est venue chercher dans le MLF : être vivante, être plus vivante.

Et finalement, est-ce que vous êtes un petit peu, sans rien renier, est-ce que vous êtes un petit peu désabusée par rapport au début ? Parce que je vous ai vu dire, on croyait au changement, on croyait changer le monde et finalement, ça n'a changé que moi. Mais ce qui est déjà, ce qui est déjà gros, ce qui est déjà important.

Ce bouquin, ce bouquin, c'était celui... *Perturbation* ?

Oui.

Bon alors, c'est quand même un bouquin que j'ai écrit en 1982.

Que vous avez réédité en 2010 quand même...

Oui, c'est ça, mais après moi, quand je réédite, je relis pas hein parce que sinon, j'en peux plus là. Donc la question, c'est juste, c'est juste qu'à ce moment-là, on était dans cette espèce de backlash et ça a duré déjà le début des années 80... D'ailleurs, j'ai des amies qui étaient plus jeunes que moi, qui sont arrivées dans le mouvement et qui sont arrivées avec l'énergie des jeunes femmes, en disant ça y est où êtes-vous les féministes, etc. Et les féministes commençaient à en avoir jusque là. Moi, j'avais lutté pendant 10 ans. Je n'avais qu'une idée c'est un peu de paix, s'il vous plaît ! Alors, on avait aussi un slogan qui s'appelait "il y a la guerre et c'est pas nous qui l'avons déclarée" parce qu'on parlait de la guerre des sexes. Et c'est vrai qu'à un moment donné, les vieilles guerrières qui ne sont pas celles de Wittig, pleines d'énergie et complètement fantasmées. Et j'adore le bouquin de Monique Wittig, donc je ne dis pas ça pour la dévaloriser, mais je trouve qu'il y a un moment où on a besoin de repos. De reprendre son souffle. Aussi de voir ce que l'on a fait de sa vie. Parce que tout ce temps qu'on passait, on essayait même pas d'en faire autre chose, genre de l'argent, une position sociale, donc on laissait les choses aller comme ça. On verrait bien ce qui se passerait. À un moment donné, on se retrouve à avoir à payer un loyer, puis on se rend compte qu'on ne sait même pas comment on fait... Enfin, des choses que vous connaissez probablement les unes et les autres à un moment donné, et on se retrouve en train de se dire bon il faut que je m'occupe un petit peu de moi, quoi. Et ce moi, pour moi, ça a été aussi de devenir écrivain réellement. C'est à dire, pendant des années, j'avais écrit pour mes tiroirs. Des bouquins que j'avais montrés à des éditeurs que ça n'intéressait pas du tout. Quand je les regarde, certains, je dois dire qu'ils n'étaient pas si merveilleux que ça, mais en fait, c'étaient des livres auxquels je croyais. Et puis, à un moment donné, je m'étais dit bon, puisque c'est comme ça, je suis peut-être un poète et puis c'est tout. Et c'était quand même assez dévalorisant, disons, pour la société, à mon avis, à mes yeux. Être un poète, ça se faisait au dix neuvième siècle, mais ça se faisait plus trop au vingtième pour moi. Donc à un moment donné, je me suis dit non, c'est pas ça. Il

faut que je trouve ce que j'ai à dire moi même et il faut donc que je balaye un petit peu à l'intérieur... De mon coeur.

Que je trouve un peu ma voix, ma vérité. Ca me fait penser à des jeunes filles... Alors, le nom du blog m'échappe. Mais qui avaient lancé un blog il y a quelques temps, féministes où elles relayaient les paroles de harcèlement de rue et qui ont fini par faire un long post il y a deux trois mois pour dire qu'elles n'en pouvaient plus, qu'elles étaient trop fatiguées, que militer, c'était trop dur...

Ouais bien sûr.

Et qu'on ne se rendait pas compte aussi de la violence qu'on recevait aussi....

Exactement...

Dans cette position.

Exactement. Dans ces cas là, effectivement, il faut passer le relais. Si on peut. Et quand je dis passer le relais, c'est ne même plus décider quelle sera la forme de la prochaine lutte. C'est à dire, il faut laisser celles qui ont envie et l'énergie maintenant de s'y mettre. Et puis les retrouver après. Moi, je trouve que c'est... Par exemple nous en 2010, on a fait un mouvement qui s'appelait "40 ans de mouvement", une association qui était pour rappeler tout ce que l'on avait fait déjà et pour dire : Bon les jeunes, où êtes vous ? Nous, on est prête à vous dire ce qu'on a fait et dites nous tout ce que vous faites actuellement et où on en est.

Et voilà et on se passe le flambeau.

Voilà. On se passe le flambeau tranquille et on continue parce qu'on n'a pas fini hein !

On n'a jamais fini. Dans *Mémoires des temps futurs*. Dans ce livre qui se passe donc à des millénaires d'ici, dans des sociétés qui ne sont

pas humaines et où la Terre n'est plus vivable, les structures sociales qui restent sont féminines. Vous l'avez écrit au féminin ce livre comme on l'a dit tout à l'heure, mais elles ne sont pas utopiques, ces structures. On est dans des sociétés que vous décrivez comme hyper hiérarchisées, que ce soit via une intelligence artificielle ou via des structures, vraiment avec un ordre et des hiérarchies qu'il faut absolument, absolument respecter.

Alors ça, c'est un peu parce que je me suis rendue compte que la science-fiction parlait pas du futur, mais du présent. Il faut parler de ce qu'on vit parce que sinon, on n'est pas tout à fait un écrivain. Même on est pas obligé de dire mon père, ma mère, mes enfants, etc. On est obligé de parler de notre expérience intérieure. Et cette expérience intérieure pour moi, c'est d'avoir remarqué que notre société se hiérarchisait de plus en plus.

Plus qu'avant ?

Ouais. Alors, d'une autre manière Elle se hiérarchise dans les métiers, pour les jeunes femmes, les jeunes garçons. Qui sont déjà enrôlés, très vite, dans une sorte de bataille dont je ne saurais pas dire le nom et je ne vais pas appeler ça capitalisme ou autre chose. Je ne suis pas assez doué pour savoir ça. Par contre, ce que je sais, c'est comment ils vivent et je sais aussi comment, ayant été journaliste, j'ai vu s'accélérer et se rétrécir les espaces dans lesquels les gens travaillaient.

Physiquement ?

Physiquement. Oui, mais c'est surtout le temps. C'est bouffer le temps des gens.

J'ai été surprise par la place de la mémoire dans ce roman, de l'archivage, de la mémoire comme enjeu de pouvoir aussi. A votre échelle, c'est primordial, par exemple, d'archiver ce que

furent vos mouvements pour éviter un prochain “nous qui sommes sans passé” ?

Oui, bien sûr, puisqu'on s'est retrouvé en train de dire on n'avait pas de passé. Alors que bon, vraiment, sérieusement quand on a commencé à voir le travail des historiennes, on s'est dit vraiment alors où est-ce qu'on était ? Où elles sont ? Alors, il faut les exhumer. Là, j'ai vu l'autre jour au Festival CinéFemme, un film sur comment elle s'appelle notre poétesse bien connue, je vais vous trouver son nom, sûrement tout de suite.

Emily Dickinson ?

Emily Dickinson, oui, voilà. Elle a vécu au 19ème siècle. C'était une poétesse qui n'aimait personne, qui vivait dans sa maison, qui n'écrivait que sur les petits oiseaux. Elle a écrit un très, très joli, très joli livre qui s'appelle *Autoportrait au roitelet*. C'était une magnifique poésie, mais le personnage était tellement mal vu dans les milieux littéraires qu'on se demandait comment on avait réussi à avoir ces poèmes. Le film que j'ai vu, qui s'appelle *Wild Night With Emily*, raconte que c'est effectivement comme d'habitude et souvent parce que je m'en suis rendue compte aussi pour Marie Shelley, ce sont les femmes qui s'emparent du travail des femmes et qui poursuivent le travail pour le faire connaître jusqu'à ce que ça revienne. Alors parfois, le travail littéraire arrive, littéraire ou autre, d'ailleurs. On peut dire la même chose des femmes artistes. Mais on ne sait toujours rien de ce qui s'est passé vraiment. A un moment donné, pour une raison que je ne sais pas, mais je pense que... Moi, j'ai cru que c'était la Seconde Guerre mondiale en Europe. Mais je ne peux pas, vous.... Je ne suis pas assez historienne pour savoir. À un moment donné, il y a un black out total. Les femmes, ça n'a plus d'intérêt, mais plus aucun intérêt évident. Quand j'avais, quand je voulais être écrivain et ben des femmes, on n'en avait pas beaucoup dans notre littérature française. Soit disant. Vous voyez ?

slogan qu'on devrait répéter sur tous les murs. On ne tue pas par amour.

Elle le dit que c'est le mouvement MeToo qui, entre autres....

Ouais.

Ca et sa position sociale importante maintenant, qui lui permet et qui lui donne la responsabilité de...

Ouais. Elle est très courageuse de faire ça en ce moment.

Et ce qui est assez important dans ce qu'elle dit, il me semble, c'est que les monstres, ça n'existe pas. Elle a dit mot pour mot. C'est notre société, c'est nous, c'est nos amis, c'est nos pères. Et elle fait sortir en gros du terrain de la monstruosité, des choses qui sont finalement, et elle le répète, très banales. Et c'est la banalité de ces choses là aussi qu'il faut...

Ca c'est le prochain message des prochaines générations. Moi, je ne serai plus là, vous vous débrouillerez avec ça.

C'est notre boulot ?

Parce qu'on a essayé de le dire aussi. C'est vraiment... Il faut faire quelque chose sur la façon dont les garçons sont élevés. Il faut apprendre aux femmes à apprendre ce que c'est qu'être femme à leur fils. Ça, c'est pour moi, c'est un fondamental du prochain mouvement de libération des femmes. Quand elles ont découvert qu'elles pouvaient avoir une certaine liberté. Il faut qu'elles apprennent à ces garçons, le plus tôt possible, que cette liberté ne peut que les enrichir, de façon à ce que, dès qu'ils s'en aperçoivent, ils ne soient pas en train de dire je veux cette liberté. Et puis, ils s'emparent d'elle et ils laissent tomber la pauvre bonne femme avec ce qu'il lui reste.

C'est notre boulot à nous alors ?

Ouais.

Pour être aussi chez vous, dans le livre *Mémoires des temps futurs*, évidemment, l'inquiétude écologique. Est-ce que malgré les multiples apocalypses que vous nous promettez dans le livre, est-ce que vous avez un petit peu d'espoir pour la génération future ?

Pour moi, ce livre est plein d'espoir. Maintenant, peut-être qu'il y a que moi qui comprend ça. C'est à vous de le voir. Et quand vous aurez lu, si vous pensez que... Je suis quand même en train de vous dire, on a traversé des trucs et ça me rappelle simplement qu'on a traversé... Je ne sais pas si vous avez vu dans quel état était l'Europe... Moi, je suis née en 1946. Dans quel état était l'Europe à ce moment-là ? Je vais dire des trucs qu'on ne peut plus imaginer maintenant, quand on continue à vous raconter, bon, les camps, c'est une chose. Mais tout, tout, tout. C'était la vie dans le moindre pays, sous la botte nazie ou pas nazie, chez les staliniens ou pas chez les staliniens. C'était déjà des apocalypses. Et avant l'apocalypse, il y avait la Première Guerre mondiale. Même chose. On est sorti de ces apocalypses. On a même trouvé des parents, bénis soient-ils, qui ont réussi à avoir envie d'avoir des enfants et à nous donner la vie. Moi, je sais que quand j'avais 15 ans et que je souffrais beaucoup, comme tous les enfants de 15 ans, je disais mais j'ai rien demandé ! Sauf que je suis bien contente maintenant. Voilà, c'est tout. Donc, j'ai beaucoup d'espoir.

J'ai deux dernières questions Cathy. Vous avez presque répondu à celle que je vais poser maintenant. Est-ce que c'était mieux avant ?

Bah alors, c'était pire avant.

Point ?

(Rires) No comment comme on dit !

**Et ma dernière question. Question rituelle.
Est-ce que vous avez peur de la mort Cathy
Bernheim ?**

Ben je me dis si j'ai peur toute façon, je n'aurai pas peur quand elle sera là. C'est à dire que l'on ne peut pas, il y a un moment où on ne peut pas imaginer ce que c'est, qu'une expérience, il faut la vivre. Bon ben je traverserai comme tout le monde parce que c'est pas pour dire on n'est pas les premières ni les dernières à qui ça arrivera hein ? Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant. Mon optimisme, c'est, je crois en la force des femmes et de notre esprit, de notre, de nos expériences. Moi, je suis forte des expériences que j'ai vécues dans le mouvement des femmes. Je suis forte de l'amour de mes amies et de mes amantes et avec ça, je dois pouvoir traverser les épreuves qu'il faut pour aller où, on n'en sait rien d'ailleurs, je m'en fous totalement. On verra après. Voilà.

Merci beaucoup.

Merci à vous. C'était super.

(Applaudissements)

**Un grand merci à Cathy Bernheim pour sa
générosité, au Columbia Global Center pour
l'accueil et au public pour avoir été là, attentif et
bienveillant.**

Adèle Haenel, vous l'avez vu son témoignage hier ?

Oui, bien sûr, c'était très intéressant parce que vous avez vu le temps qu'elle a mis à essayer de pouvoir le sortir enfin ce témoignage ?

Je conseille à ceux qui ne l'ont pas vu de le voir. C'est vraiment bouleversant. Je vais le dire. Elle vient de témoigner de l'harcèlement sexuel qu'elle a subi entre ses 12 et ses 15 ans de la part du réalisateur Christophe Ruggia, qui avait l'air, lui, persuadé d'avoir une histoire d'amour avec elle. C'est quand même ça, l'histoire, c'est que cet homme là, dans l'histoire, pense qu'il a une histoire d'amour avec elle et ne voit presque pas le problème. Il a entre 36 et 39 ans. Elle vient de mettre un nouveau coup de pied dans la fourmilière. Adèle Haenel, en brisant un silence. Le sien, mais pas seulement. Comme vous, vous l'avez fait autrefois. Comment est-ce que vous regardez... Comment vous avez regardé cette vidéo d'Adèle Haenel à Mediapart ?

Je trouve qu'elle fait partie de ce magnifique mouvement qui s'appelle @MeToo. Enfin MeToo ? On dit @MeToo ?

#MeToo.

Enfin, bref, qui est quelque chose qui ressort de ce qu'on a fait nous mêmes, c'est à dire de libérer la parole et de tenir bon face au déni. Bref, tout ça pour dire qu'elle fait partie de ce mouvement. Et je trouve que c'est ce mouvement qui lui a donné la force de témoigner. Parce que témoigner qu'à 12 ans, en plus, on y a presque cru, parce qu'elle le dit, elle dit moi, je croyais qu'il m'aimait. Et c'est un peu le gros problème de beaucoup de femmes de ces âges-là qui sont quand même prêtes à vivre quelque chose. Et si l'autre l'imbécile, pour ne pas dire autre chose, disons salaud, ça ira, se permet de lui dire mais ça, c'est de l'amour. On peut le croire, mais ce n'est pas vrai. Voilà. Comme le slogan que les femmes écrivent dans la rue, on ne tue jamais par amour. Et ça, c'est un